

# Paroles d'ados à fleur de peau

Claire Simon capte les conversations de lycéens, marquées par la dislocation familiale et le futur incertain

## PREMIÈRES SOLITUDES

Le cinéma, ce peut être aussi simple que cela. Une caméra, une poignée de lycéens, les recoins et détours de leur établissement et, surtout, des conversations à bâtons rompus, auxquelles le dernier documentaire de Claire Simon, *Premières solitudes*, puise toute sa matière. Ce pari d'un documentaire entièrement constitué d'échanges verbaux, l'Espagnol José Luis Guerin l'avait tenu, il y a peu, avec *L'Académie des muses* (2015), où il suivait une expérience de philologie menée à l'université de Barcelone.

Le film de Claire Simon rend compte lui aussi, en quelque sorte, d'une expérience en milieu scolaire, mais d'un tout autre type. C'est sur l'invitation de Sarah Logereau, professeure de lycée engagée dans l'enseignement artistique (on lui doit déjà le projet pédagogique à l'origine du film *Swagger*, d'Olivier Babinet en 2016), que la réalisatrice est intervenue au lycée Romain-Rolland d'Ivry-sur-Seine (Val-de-Marne) en vue de tourner, dans le cadre d'un atelier artistique, un court-métrage avec les élèves de 1<sup>re</sup> en spécialité cinéma. Le court est devenu un long, fabriqué avec l'assistance technique des lycéens, à la fois derrière et devant la caméra.

*Premières solitudes*, tout comme le film de Guerin, part d'une idée forte : la parole suffit à habiter tout un film car elle constitue un monde en soi où se reflète la réalité extérieure. Dans l'enceinte du lycée, mais parfois aussi ailleurs (dans la rue, le bus, au café, à Paris), filles et garçons se réunissent, souvent à deux ou trois, plus rarement avec un adulte (parent ou personnel de l'établissement), et discutent, sur un registre de confidences ou d'aveux, de leurs doutes et de leurs blessures intimes.

### Imaginaire «généalogique»

Chaque scène se conçoit selon un dispositif de dialogue, ouvert dans les lieux ordinaires du lycée ou sur les trajets usuels des élèves, comme autant de petites poches d'intimité et d'épanchements, blotties ici ou là dans les coulisses du temps scolaire (majoritairement hors champ). Au fil des conversations se dessine quelque chose de l'imaginaire «généalogique» de l'adolescence, cet âge de l'entre-deux par excel-



Hugo, Manon et Tessa (de gauche à droite), élèves au lycée Romain-Rolland d'Ivry-sur-Seine, dans le Val-de-Marne. SOPHIEDULACPRODUCTIONS-CARTHAGEFILMS

lence, sans cesse tendu entre ses origines et son devenir.

D'une simplicité remarquable, le film réduit son expression à quelques traits essentiels dont il maintient le cap tout du long : l'élection d'espaces propres à accueillir la discussion, la formation des duos ou trios contrastés d'adolescents, l'attention portée aux visages, mais aussi à leurs timbres de voix, à leurs intonations singulières. Cette simplicité ne doit pas masquer une complexité plus profonde, à savoir l'ingéniosité avec laquelle Claire Simon fait advenir la parole des élèves, une parole sensible et à fleur de peau : c'est bien parce que les questions ne viennent que d'eux-mêmes, dans un rapport de confiance et d'égalité installé par la caméra, qu'ils se dévoilent tant et si bien, touchent si souvent juste, vont parfois droit à l'émotion (un grand gaillard

nommé Hugo fond en larmes dès qu'il évoque son père), dans une sorte de maïeutique douce et réciproque. Sans lui imposer de dramaturgie, sinon celle d'un interstice entre les cours et la vie de famille, le film suscite un regard sur l'adolescence qui n'est pas seulement extérieur, mais provient aussi d'elle-même.

La parole trace un récit collectif avec ses invariants et ses traumas partagés. Au cœur des doutes et du malaise des élèves revient sans cesse le motif de la dislocation familiale : le divorce des parents, la distance des pères qui quittent le foyer, la difficulté à parler avec des mères trop occupées, et, plus largement, le rapport problématique aux origines (l'une des élèves, d'origine nigérienne, raconte son adoption avec gêne ; une autre regrette d'avoir dû quitter Paris pour s'installer en banlieue).

### Le film marque le retour de Claire Simon à l'école, vingt-six ans après les formidables «Récréations»

Quelque chose du paradis perdu de l'enfance recoupe l'union mythifiée des parents, à laquelle on craint d'avoir mis fin simplement en naissant, en étant là. Angoisse récurrente dont le film sonde l'autre versant : comment cette génération, confrontée très tôt à la fragilité des relations entre adultes, se projette elle-même dans l'amour, le couple et la perspective

de devenir parents. Les réponses sont évidemment diverses, car émanant d'expériences irréductibles les unes aux autres, mais dont les lignes de partage restent les contours les moins franchissables des «solitudes» ici sondées.

### Envie et effroi

Film ouvert, à la fibre délicatement anthropologique, *Premières solitudes* marque en tout cas le retour de Claire Simon à l'école, vingt-six ans après les formidables *Récréations* (1992), qui ressort en même temps en version restaurée, et qui investit une cour de maternelle au moment où les bambins sont lâchés hors de la classe. Tourné à hauteur d'enfants, le film plonge dans leurs jeux comme en apnée, au cœur de ce territoire où les récits s'inventent et se renversent d'un moment à l'autre, tout comme les rapports de domina-

tion qui les sous-tendent. Dans ce chaos de pulsions incontrôlées et d'imagination créative, rien n'est stable, tout se bouscule, les moindres rôles s'endossent et s'arrachent sur-le-champ. L'enfance y apparaît sous un jour étonnant : à la fois familière et insondable, proche et démesurément lointaine. Le film culmine dans une scène d'anthologie où une petite fille terrorisée, narguée par ses copines, apprend à grand-peine à sauter par-dessus un banc. La solitude constitutive de l'enfance était déjà entièrement là, intacte, en une scène primitive d'envie et d'effroi qui n'aura jamais été saisie avec tant d'acuité. ■

MATHIEU MACHERET

*Premières solitudes* (2018).  
*Récréations* (1992).

Documentaires français de Claire Simon (1h40 et 0h54).

## Des ors de la maison Saint Laurent aux caravanes d'un camp rom

«Célébration», d'Olivier Meyrou, et «8, avenue Lénine», de Valérie Mitteaux et Anna Pittoun, montrent la force du cinéma direct

### CÉLÉBRATION 8, AVENUE LÉNINE

On ne saurait imaginer réalités plus différentes que celles représentées dans ces deux documentaires. Ici, dans *Célébration*, d'Olivier Meyrou, les ors de la maison de couture Yves Saint Laurent. Là, dans *8, avenue Lénine*, de Valérie Mitteaux et Anna Pittoun, les caravanes d'un camp rom en banlieue parisienne. Ce n'est pourtant pas le goût du paradoxe qui nous incite à les rapprocher. Plutôt une méthode, celle du cinéma direct – caméra légère, son synchrone, effacement du commentaire, approche immersive –, qui a libéré le genre documentaire de la pesanteur et du didactisme voilà un demi-siècle.

Laquelle méthode – nonobstant les outrages que lui ont fait subir

des kilomètres d'obscénités télévisuelles – a toujours la taille fine et le teint rose, dès lors qu'on s'en saisit dans l'esprit. La durée de la préparation et du tournage y joue son rôle, favorisant tout à la fois l'établissement d'une confiance mutuelle, la maîtrise du sujet, l'effacement progressif du filmeur dans le paysage. C'est bien ce qui se joue dans ces deux films.

Olivier Meyrou y a consacré trois ans de sa vie et plus encore, pour une raison sur laquelle on revient, pour le montrer. Valérie Mitteaux et Anna Pittoun ont régulièrement retrouvé leur personnage principal durant quinze ans. Ces films n'en procurent pas moins des sentiments contradictoires, surtout liés à l'effusion du direct : la joie dans *8, avenue Lénine*, la cruauté dans *Célébration*.

Lorsque Olivier Meyrou pénètre dans l'antre du 5, avenue Marceau, à Paris, en 1998, la maison de

haute couture Saint Laurent est la dernière sur la place à être encore dirigée par son créateur. Elle n'en a d'ailleurs plus pour très longtemps avant d'être fermée.

Aussi bien, ce que filme Meyrou s'apparente à la chronique d'une fin de monde. Retiré dans son bureau en compagnie de son bouledogue, affaibli et frappé d'une sorte d'effroi sans nom, protégé du monde extérieur par une litanie d'interdits et de cérémoniaux, Yves Saint Laurent (1936-2008) en est l'icône indéchiffable. Pierre Bergé (1930-2017), bâtisseur et grand ordonnateur de l'empire, protecteur jaloux du saint des saints, organise dans une ombre très relative les derniers fastes destinés à en perpétuer la légende. Les petites mains, les mannequins, les assistants sont les zélotes de ce drame feutré.

Tout cela, non dénué de grandeur, se révèle tout de même

d'une préciosité burlesque, d'une étrangeté radicale. De rarissimes instants de naturel, lorsque tombent les masques, sidèrent d'autant plus (le moment où Pierre dit à Saint Laurent de ne pas s'affaler sur les micros et où ce dernier rigole comme pour dire qu'il l'a quand même bien eu).

### Force et émotion du temps long

Ce film proustien n'a, hélas, pas été vu en temps et en heure pour une raison simple : Pierre Bergé, soucieux de contrôler l'image de la marque, voulait un droit de regard sur le montage du film, que le réalisateur lui a refusé. La brouille de l'homme d'affaires avec le producteur Christophe Girard, ancien de la maison Saint Laurent, pour des motifs extérieurs au film, n'a pas arrangé les choses. Il s'en est suivi une menace de poursuites qu'aucun distributeur n'a bravée. Pierre Bergé, à la fin de sa vie, aura

fini par découvrir le film en novembre 2015 et, selon le témoignage d'Olivier Meyrou, qui n'a pas personnellement assisté à cette séance, lui aurait enfin accordé son onction.

A des années-lumière de cette tragédie parisienne, *8, avenue Lénine* arpente les rues d'Achères (Yvelines) aux côtés de Salcuta Filan, Rom de Roumanie, veuve, mère de deux enfants, Denisa et Gabi, installée en France et décidée à y rester pour protéger l'avenir des siens. C'est ce combat, soutenu jusqu'à son éviction en 2014 par le maire communiste de la ville Alain Outreman, que filment, de 2003 à 2018, les coréalisatrices.

Faisant suite à l'un de leur film, *Caravane 55*, où le personnage de Salcuta apparaissait déjà, *8, avenue Lénine* est l'exemple d'une intégration à la société française d'autant plus méritoire qu'elle s'exerce sous la pression d'un re-

gain d'instrumentalisation politique de la communauté rom, réputée inassimilable.

Le film tient, pour cette raison, d'un conte de fées qui débute les pieds dans la glaise et se termine par une fête de famille. Ce que l'on y voit tire notamment force et émotion du temps long dans lequel il s'inscrit : l'incoercible dignité de Salcuta, la grâce de son sourire, la mobilisation exemplaire de la mairie et d'une partie de la population, la scolarisation de ses enfants, leur mariage, la naissance de ses petits-enfants... Autant de banalités qui prennent ici une dimension infiniment précieuse. ■

JACQUES MANDELBAUM

*Célébration*, documentaire français d'Olivier Meyrou (1h13).  
*8, avenue Lénine*, documentaire français de Valérie Mitteaux et Anna Pittoun (1h40).